

**Zeitschrift:** Actes de la Société jurassienne d'émulation  
**Herausgeber:** Société jurassienne d'émulation  
**Band:** 12 (1860)  
  
**Artikel:** L'essaim d'abeilles : poème  
**Autor:** Courvoisier, Eugène  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-549574>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 02.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## POÉSIES.



### L'ESSAIM D'ABEILLES.

POÈME.

---

#### I<sup>er</sup> Chant.

Du soleil, voici les ardeurs :  
Autour du rucher tout s'agite,  
Tout bourdonne et se précipite  
Vers les prés émaillés de fleurs.  
Et les abeilles diligentes,  
Ouvrières intelligentes,  
Se dispersent de tous côtés ;  
Et jusqu'aux endroits écartés,  
Dans les corolles parfumées  
De milliers de fleurs embaumées,  
Elles pompent leur miel sucré.  
Et dès qu'elles l'ont aspiré,  
Du doux nectar la trompe pleine,  
Elles partent, et d'une haleine  
Reviennent aux pieds de leur reine  
Faire couler en un flot d'or  
Leur doux et limpide trésor.  
— Et voyez comme en grande hâte  
Elles vont déjà repartir  
Pour cette tâche délicate  
Qu'elles seules savent remplir.

Mais, que font là ces paresseuses  
Qui semblent laisser le travail ?  
Pourquoi donc, abeilles oiseuses,  
Vous étaler en éventail ?

Envolez-vous vers vos compagnes,  
Parcourez aussi les campagnes,  
Allez aux quatre vents du ciel  
Recueillir la cire et le miel.

— Et vous donc qui d'impatience  
Les blâmez avec insistance,  
Considérez ce qu'elles font :  
Attendez, un peu de constance  
Vous apprendra ce qu'elles ont.

— Ecoutez comme elles bourdonnent,  
Tout en se groupant en amas,  
On dirait que pour les combats  
Des guerriers les trompettes sonnent.  
Voyez leurs sombres bataillons  
Se former en masses épaisses,  
Comme aux abords des forteresses  
Les soldats sous leurs pavillons.  
Ah ! quelle fureur les excite,  
Quel ennemi, quel étranger  
S'avance pour les assiéger,  
Et faut-il qu'on se précipite  
Pour faire face à ce danger ?

— Non. non, elles sont sans colère,  
Et quoiqu'elles portent des dards,  
Non, non, ce n'est point pour la guerre  
Qu'elles lèvent leurs étendards.

— Ah ! laissons les meurtres horribles,  
Leurs intentions sont paisibles,  
Elles ont un autre dessein,  
Il ne s'agit que d'un essaim.  
La ruche aujourd'hui trop garnie  
Regorge de ses travailleurs :  
Jeune peuple, il vous faut ailleurs  
Etablir une colonie.

Il faut dans les lieux d'alentour  
Chercher quelque nouveau séjour  
Pour y fonder votre patrie,  
Et pendant la saison fleurie,  
Devenir ruche à votre tour.

— A cet appel, plein d'espérance,  
Répond l'essaim jeune et joyeux,

Et vers l'avenir il s'avance,  
Avec courage et confiance,  
Mettant son appui dans les Cieux.

Mais voyez auprès de l'entrée  
S'agiter la troupe affairée  
Qui s'apprête pour ce départ :  
Nulle abeille n'est en retard,  
Elles n'attendent que leur reine  
Qui dans son essor les entraîne  
Vers le frais et riant séjour  
Qu'elle va choisir pour sa cour.  
— Mais quoi ! dans la ruche bruyante  
L'essaim tout entier est rentré :  
Qui cause ici son épouvante ?  
Devant quelque bête effrayante  
S'est-il peut-être retiré ?  
— Non, non, aucun monstre en furie  
N'est venu paraître à ses yeux,  
L'essaim prêt à quitter ces lieux  
Va remplir un devoir pieux :  
Avant de gagner la prairie,  
Il veut à la mère-patrie  
Faire encor ses derniers adieux.  
Puis à la reine jeune et sage  
Qui va désormais le guider,  
Il rend enfin son juste hommage :  
C'est à la reine à commander.  
A l'instant même elle s'avance  
Et donne l'ordre de partir,  
Après elle l'essaim s'élance  
A flots pressés : il va sortir,  
Et comme un torrent qui bouillonne,  
Qui s'échappe, écume et mugit,  
Dans les airs l'essaim tourbillonne  
Et vole au loin avec grand bruit.  
— En vain sur une faux sonore  
Faisant retentir un martel,  
L'homme frappe, puis frappe encore,  
L'essaim est sourd à cet appel,  
Mais il suit le vol de sa reine

Et c'est dans la forêt prochaine  
Qu'il trouve l'hospitalité,  
Et mieux encor, la liberté.  
— Abeilles, abeilles volages,  
Vous vous dérobez à nos lois,  
Vous fuyez loin de nos villages  
Et vous envolez dans les bois.

Mais dans le tronc d'un arbre antique  
La reine a vu l'entrée unique  
D'un creux que le temps a formé :  
C'est là qu'est bientôt renfermé  
Son peuple fier et bien-aimé.  
Dans cet asile solitaire,  
L'essaim qui grandit et prospère  
A l'abri de la liberté,  
Bientôt avec rapidité  
Construit sa nouvelle cité,  
Et loin de la vue indiscrete  
De tous les perfides humains,  
Dans cette profonde retraite,  
Soigne avec une joie inquiète  
Son miel et ses tendres couvains.

### **II<sup>me</sup> Chant.**

Mais pourquoi faut-il donc toujours  
Que quelque sombre et noir nuage  
Se mêle aux plus beaux de nos jours ?  
Pourquoi le fracas de l'orage  
Vient-il en troubler l'heureux cours  
— Un soir le pâtre du village  
Passant dans la sombre forêt,  
Du jeune essaim libre et sauvage  
Découvre l'asile secret.  
Il s'en approche et l'examine,  
Il l'épie, il en détermine  
Avec soin la position,  
Puis en silence il s'achemine  
Vers sa vieille habitation.

Mais dans sa tête grise il roule,  
Sans repos pendant ce trajet,  
Des pensers de conquête en foule  
Et plus d'un sinistre projet.  
Et cette nuit, de sa paupière  
Ne s'approcha point le sommeil,  
Seul dans sa modeste chaumière  
Avec lui-même il tint conseil :  
Sur sa couche il se tourne encore  
En songeant à l'heureux destin  
Qui lui découvrit ce butin,  
Que déjà le ciel se colore  
Des premiers rayons de l'aurore.  
En hâte il va vers son voisin,  
Conte l'affaire et dit enfin :  
« Veux-tu partager ma trouvaille ?  
» Seul je ne puis m'en emparer,  
» Mais si chacun de nous travaille,  
» Nous pourrons bien l'accaparer.  
— » Eh bien ! notre affaire est conclue,  
» Attendons que l'obscurité  
» Ce soir soit tout-à-fait venue,  
» Pour agir en sécurité. »

Mais dans la forêt se réveille  
Avec les premiers feux du jour  
Le jeune essaim et chaque abeille  
Reprend son œuvre avec amour.  
Elles volent sous la feuillée,  
D'arbre en arbre, de fleur en fleur,  
Elles recueillent la miellée  
De tous côtés avec ardeur.  
C'est ainsi que le jour se passe  
Au milieu d'incessants travaux,  
Et sans redouter aucuns maux,  
L'infatigable essaim ramasse  
Un miel abondant qu'il entasse  
Jusqu'au doux moment du repos.  
Mais enfin le soleil s'incline  
Derrière la verte colline  
Et disparaît à l'horizon,

Les abeilles laborieuses  
A l'arbre retournent joyeuses,  
Sans prévoir une trahison.  
— Abeilles, abeilles légères,  
Craignez les ombres de la nuit,  
Pauvres abeilles bocagères,  
L'ennemi s'approche sans bruit.

Bientôt, à la faveur de l'ombre,  
S'avancent dans la forêt sombre,  
D'un pas lent et mystérieux,  
Deux hommes au front soucieux :  
Dans leurs cœurs quel dessein s'agite,  
Quelle ambition les excite,  
Qu'encore à cette heure insolite  
Des bois ils prennent le chemin ?  
C'est le vieux pâtre et son voisin  
Qui vont en quête de butin.  
Ils marchent, rien ne les arrête  
Quand il s'agit de leur conquête :  
Voilà qu'ils atteignent enfin  
Le pied de l'arbre vénérable  
Qui donne un abri secourable  
Au paisible et tranquille essaim.

Alors ils déposent sur terre  
Les haches dont ils sont chargés :  
Craignez ces instruments de guerre,  
Pauvres insectes assiégés.  
Craignez cette flamme qui brille,  
Ce feu vif et clair qui pétille,  
Il trahit à vos ennemis  
Le secret de votre retraite,  
Sa clarté vous a compromis  
Et va causer votre défaite.  
A cette lumière, l'entrée  
De votre asile s'est montrée :  
Il suffit, la voilà murée,  
Et cet arbre, votre maison,  
Devient pour vous une prison.  
— Abeilles, abeilles légères,

Vous dormiez en sécurité,  
Pauvres abeilles prisonnières,  
Vous n'avez plus la liberté.

Soudain, de la hache puissante  
Résonnent les coups redoublés,  
Dans la forêt retentissante  
Les échos au loin sont troublés.  
Hélas ! c'est l'arbre séculaire,  
De l'essaim l'abri tutélaire,  
Qui par le pied se voit sapé :  
Sur lui la hache s'est levée,  
Puis coup sur coup il est frappé  
Et sa ruine est achevée.

Pour les abeilles, quel réveil  
Vient les tirer de leur sommeil !  
D'effroi les voilà qui bourdonnent ;  
Elles s'efforcent de sortir,  
Elles prennent l'essor pour fuir  
Les dangers qui les environnent,  
Mais elles ne peuvent partir :  
Des murs épais les emprisonnent.

Enfin l'on entend éclater  
Encore un bruit, bruit formidable,  
Et ce fracas épouvantable  
Au loin va se répercuter :  
Sous mille coups l'arbre succombe,  
Le géant de la forêt tombe...  
Puis, un instant, tout se rendort,  
C'est comme le froid de la tombe  
Et le silence de la mort.

Et les abeilles éperdues,  
De douleur, d'angoisse abattues,  
Sans espoir et sans mouvement,  
Attendent leur dernier moment.

Mais leurs ennemis implacables,  
Envers elles impitoyables,  
Ne sont pas encor satisfaits,



Et pour couronner leurs hauts faits,  
Dans leur triomphe, dans leur joie :  
« Vite, ont-ils dit, sans qu'on renvoie,  
» Emparons-nous de notre proie,  
» Emmenons l'essaim prisonnier ! »

Malheur à l'arbre hospitalier !  
En maints tronçons ils le partagent,  
Mais avec grand soin ils ménagent  
Celui dans lequel est l'essaim,  
D'entre les autres le dégagent  
Et le dressent sur le terrain.  
Puis ils le portent avec peine  
Jusqu'au chemin, hors la forêt,  
Et leur charrette alors l'emmène,  
Avec lenteur, mais sans arrêt.  
« Vers le logis, marchons : victoire !  
» A nous le profit et la gloire,  
» A nous les succès éclatants,  
» Vivons heureux et triomphants !  
» Abeilles, abeilles volages,  
» Il faut vous soumettre à nos lois  
» Et revenir dans vos villages :  
» Allons, quittez, quittez vos bois. »

Même avant l'aube matinale  
Dans le rucher on les installe,  
Mais d'un bourdonnement plaintif  
J'entends gémir l'essaim captif :  
« A quoi nous sert notre industrie ?  
» Pour qui cueillir dans la prairie  
» Le miel avec activité ?  
» — Nous n'avons plus notre patrie,  
» Nous n'avons plus la liberté. »

**Eugène Courvoisier**, pasteur à Nods.

